



HAL
open science

Le Loris tardigrade. Observations de terrain effectuées à Ceylan

Claude Marcel Hladik, Jean-Jacques Petter

► **To cite this version:**

Claude Marcel Hladik, Jean-Jacques Petter. Le Loris tardigrade. Observations de terrain effectuées à Ceylan. Science et Nature, 1970, 101, pp.10-17. hal-00561216

HAL Id: hal-00561216

<https://hal.science/hal-00561216>

Submitted on 9 Nov 2011

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

HLADIK C.M. et PETTER J.J. (1970) — Le Loris tardigrade. Observations de terrain effectuées à Ceylan. *Science et Nature*, 101 : 10-17.



— Le Loris tardigrade

La nuit, dans les forêts de la zone sèche de Ceylan, on peut observer dans le faisceau lumineux d'une lampe frontale, deux yeux d'un orangé vif très brillant, qui se déplacent silencieusement le long des lianes. C'est généralement tout ce qu'on voit de l'animal dans son milieu naturel. Pendant la journée, il est très rare de pouvoir observer le Loris, réfugié dans les parties les plus denses de la végétation secondaire ou dans l'enchevêtrement de lianes du sous-bois des forêts plus épaisses. Il dort alors, roulé en boule.

Lors d'un récent séjour à Ceylan où nous étions les hôtes de la Smithsonian Institution, nous avons tenté de connaître un peu mieux la vie du Loris dans son milieu naturel. (Quelques observations sur l'écologie de cet animal sont sous presse, dans la revue *Mammalia*). Nous ne parlerons ici que de certains détails de cette étude de terrain, ainsi que des points les plus remarquables concernant le Loris, qui avaient été observés par divers auteurs bien avant nous.

En fait, le Loris était surtout connu, comme beaucoup de petits mammifères difficiles à suivre sur le terrain, par l'observation des animaux en captivité. On trouve aisément à acheter, sur le marché de Bombay, de ces charmants petits animaux au pelage doux qui peuvent devenir de très originaux animaux de compagnie. A Ceylan où il est aussi commun que dans le Sud de l'Inde, le Loris devient fréquemment l'animal de compagnie des planteurs isolés ; mais une bonne politique de conservation de la Nature le protège efficacement contre la cupidité des marchands d'animaux.

Jeune mâle Loris sur une branche de *Gossia*, l'un des arbres les plus communs qu'il explore chaque nuit.

Certaines légendes ont encore cours, qui ont sans doute pour origine l'aspect un peu fabuleux de ce Primate nocturne. Une croyance dont on parle souvent à Ceylan a



trait à l'usage de ses larmes qui constitueraient un philtre d'amour. Pour se les procurer, des Cingalais ont utilisé des lames de fer rougies qu'ils passaient devant les grands yeux de l'innocent animal. Certains iraient même plus loin dans la cruauté : pour tenter de faire pleurer la femelle dont ils ont aussi capturé le jeune, ils infligeraient à ce dernier les pires supplices devant sa mère. Ajoutons, pour rétablir l'équilibre des choses, qu'aucun des récits que nous avons recueillis à ce sujet ne dit mot d'un quelconque succès de l'être mal-aimé qui a tenté d'utiliser ce cruel procédé pour arriver à ses fins.

Le Loris tardigrade (*Loris tardigradus* Linnaé) est le seul Primate nocturne vivant sur l'île de Ceylan. C'est un *Lorisidae* dont on trouve un proche parent vivant, comme lui-même, sur le Continent Indien (le Nycticebe) ; et une forme très voisine du Loris vit en Afrique équatoriale : l'Arctocèbe (*Arctocebus calabarensis*).

Les habitudes nocturnes du Loris l'isolent totalement du contact des autres Primates (tous diurnes) qui peuplent les mêmes forêts : Un Macaque et deux espèces de Langurs. Son aspect et sa démarche le différencient d'ailleurs radicalement de ces singes dont Tallure nous est plus familière. De taille beaucoup plus petite (il pèse environ 250 grammes), le Loris de Ceylan possède un corps très allongé et des membres étirés en longueur qui lui valent le nom de « Loris grêle ». Il n'a pas de queue, ce qui contribue encore à lui donner

une allure insolite accentuée par sa face marquée de taches blanches autour d'énormes yeux. Lorsqu'il se déplace dans la végétation, il est d'une surprenante lenteur ; c'est pourquoi il est toujours rigoureusement silencieux. Il ne saute jamais, mais passe de branche en branche en allongeant ses membres longs et fins et ne lâchant le dernier support que lorsqu'il s'est assuré une bonne prise sur la liane ou la branche à laquelle il s'accroche.

Pour observer les Loris pendant la nuit, nous avons mis à profit la propriété réfléchissante bien connue de la rétine des animaux nocturnes. Un faisceau lumineux, même de faible intensité, fait apparaître les yeux brillants dans la pénombre de la forêt, pourvu que la source lumineuse soit proche des yeux de l'observateur (lampe frontale, ou même une simple torche électrique, à condition de la tenir à hauteur de ses propres yeux). Le phénomène est très comparable à la réflexion de la lumière des phares d'une voiture par les cataphotes du véhicule qui précède, même s'il est très éloigné. Dans l'œil des Lémuriens nocturnes, la couche réfléchissante forme le *tapetum lucidum* de la rétine. Une dissection très soignée de l'œil permet de voir cette couche, semblable à du métal doré très brillant, dont la nature physico-chimique fait actuellement l'objet des recherches de G. Pariente, au Laboratoire d'Ecologie Générale de Brunoy.

Le repérage des animaux était donc relativement simple. Les observations que nous



Loris tardigrade
femelle adulte
mangeant une
cécidie.



Biotope caractéristique de la zone sèche de Ceylan.

avons faites visaient à déterminer la répartition et les densités de population du Loris tardigrade, et à mettre en lumière les facteurs responsables de cette répartition.

Nous avons choisi une étroite bande de forêt qu'il était facile d'explorer régulièrement chaque nuit. Elle était située sur les berges d'un grand lac artificiel datant du XII^e siècle près du site archéologique de Polonnaruwa. Il nous est apparu assez clairement, dès le début de nos observations, que les animaux vivaient isolément, avec un domaine vital d'une superficie de l'ordre d'un hectare. Chacun des animaux était retrouvé la nuit, approximativement à la place où nous l'avions observé la nuit précédente.

Après la saison des pluies, en janvier 1970, le niveau de l'eau avait atteint la lisière de cette bande forestière, et les explorations ont été faites sur une barque à balancier empruntée à des pêcheurs. L'embarcation avançait dans un silence absolu, sur une eau lisse et aussi noire que de l'encre, et l'on pouvait aisément surprendre, dans le faisceau de nos lampes frontales, non seulement les Loris, mais aussi les rapaces nocturnes et les carnivores arboricoles (surtout la mangouste *Herpestes fuscus*) qui sont certainement les principaux prédateurs du Loris.

Dans cette forêt très dense et basse dont le sous-bois n'est qu'entrelacs de lianes et d'arbustes épineux, le Loris cherche sa nourriture en parcourant systématiquement les branches et les lianes. Il se nourrit surtout d'insectes et de leurs larves, et son odorat semble jouer un rôle important pour la détection de ces proies qu'il saisit dans ses mains et dont il broie la tête à l'aide de ses molaires. Il capture aussi des Grenouilles, des Geckos et même des Oiseaux qu'il peut prendre au nid. Phillips (1931) a décrit sa façon remarquable de dévorer un Oiseau adulte : il le saisit des deux mains, appliquant les ailes sur le corps, et commence à dévorer une extrémité, mastiquant longuement les plumes, le bec, les os et la chair. Lorsqu'il termine, il ne reste plus rien, sauf parfois l'extrémité de quelques grandes plumes.

Nous avons exploré plusieurs stations de terrain pour compléter les données recueillies dans l'étroite bande de forêt dont nous parlons plus haut. Une seconde station de zone sèche se situe dans une forêt encore intacte, près du site archéologique de Polonnaruwa. Cette forêt sèche est caractérisée par la hauteur réduite des plus grands arbres (une vingtaine de mètres au plus) dont le port est très étalé, et par la présence d'espèces plus

petites et épineuses comme le « Vira » (Euphorbiacée au tronc noueux et à multiples rejets). Deux petits sentiers jalonnés ont été percés dans cette forêt de façon à pouvoir se repérer pendant la nuit. Mais la pénétration du faisceau des lampes frontales est assez réduite dans cette végétation, et les chances de retrouver les Loris sont beaucoup plus faibles que dans la première bande forestière explorée. Les résultats, moins précis, sont cependant assez comparables (voir carte) et nous ont permis de vérifier les premières données.

Dans la zone humide de Ceylan, où les pluies sont beaucoup plus régulières tout au long de l'année, les Loris vivent dans des forêts aux dimensions plus grandioses et comparables à celles d'Amazonie ou d'Afrique équatoriale. Les animaux se trouvent souvent au sommet d'arbres qui peuvent dépasser 40 mètres de hauteur, au milieu d'une végétation luxuriante de lianes et d'épiphytes. Dans ce cas, les animaux occupent un domaine vital individuel beaucoup plus vaste que dans la zone sèche. On ignore encore pourquoi la densité de population du Loris est réduite dans ces forêts humides, où il semble qu'il y ait autant d'insectes disponibles pour la nourriture que dans la zone sèche.

Dans tous les cas, les animaux sont dispersés à travers la forêt, à des intervalles réguliers. Comment les Loris peuvent-ils maintenir ces distances entre les individus ? On a remarqué qu'en captivité, les animaux ne tolèrent que rarement la présence d'un congénère et se battent dès qu'on les groupe. Il s'agit là, manifestement d'un comportement à caractère territorial. Dans la Nature, chaque Loris doit signaler sa présence à ses voisins ; le résultat en est, pour l'espèce, l'économie de luttes inutiles. Des cris spéciaux, très aigus, émis par le Loris, pourraient correspondre à des signaux de défense territoriale ou de marquage sonore du territoire : nous avons remarqué que ces cris étaient émis surtout en début et en fin de nuit, mais des observations plus précises seraient nécessaires pour bien établir leur signification. Par ailleurs un comportement de marquage par l'urine a été observé, et il pourrait s'agir là d'un procédé de marquage olfactif du territoire.

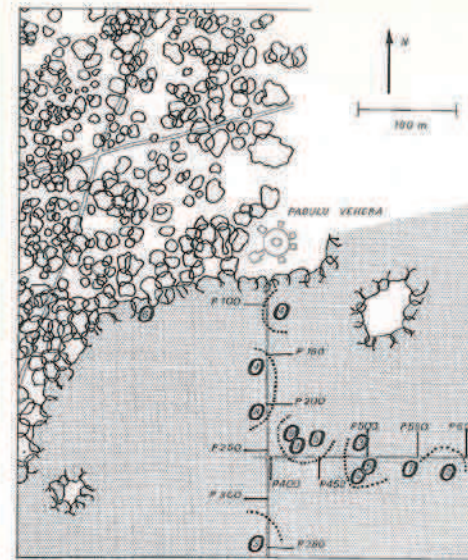
Nous avons capturé quelques Loris pour déterminer le sexe et faire des observations de détails. Malgré sa lenteur, l'animal n'est pas facile à prendre, et nous avons bénéficié de la présence de sortes de pièges naturels : le Loris s'aventurait parfois dans des massifs



Le Loris peut escalader des troncs d'une taille relativement grosse, grâce à ses très longs ongles.

isolés de Cassia ; il fallait alors escalader rapidement l'arbre, de façon à ce que le Loris se réfugie à l'extrémité des branches ; et ensuite, pour le retrouver dans le faisceau de la lampe, il fallait quelquefois chercher pendant deux heures lorsque les lianes du sommet de l'arbre étaient particulièrement touffues. Alors, en agitant très brutalement la branche où se trouvait le Loris, assez vigoureusement pour faire rompre les rameaux où il s'accrochait, on le précipitait au sol où sa capture était facile.

Comment donc un si faible animal peut-il résister aux prédateurs ? Ses dents tran-



Carte schématique de notre seconde station de terrain, près d'une ruine bouddhique du XII^e siècle (Pabulu Vehera). Des sentiers jalonnés ont été percés dans la forêt, pour se repérer pendant la nuit. Chaque chiffre entouré d'un cercle correspond à la date d'observation d'un Loris, en décembre 1969.

Pied droit de Loris fardigrade. Il assure une prise très ferme sur les lianes et les branches de petite taille.



chantes ne sont pas une arme bien redoutable, étant donné leur petite taille. Mais lorsqu'on saisit un Loris, il émet une odeur des plus désagréables ; en essayant de localiser d'où vient cette odeur, on s'aperçoit qu'elle est plus forte sur une étroite bande au pelage moins fourré, à la flexure du bras. Une étude histologique de cette région (publiée par W.C.O. Hill) montre une série de glandes tubulaires comparables à celles de la région cutanée de l'Aisselle, chez l'Homme. L'odeur désagréable émise pourrait agir comme répulsif contre certains prédateurs.

Des techniques d'intimidation ou de mimétisme pourraient jouer dans d'autres cas : Still rapporte qu'en 1905, entendant une respiration forte suivie de sifflements, il crut qu'un Cobra attaquerait son Loris apprivoisé qui était resté sur sa cage. Saisissant un bâton pour tuer le serpent, il s'approcha et distingua dans la pénombre la silhouette d'un Cobra menaçant un chat qui était tapi à six pieds de lui. En fait, c'était le Loris qui, avec ses bras dressés, donnait une assez bonne imitation d'un Cobra pour tromper le narrateur du récit : il se dandinait sur ses longues pattes en émettant de temps à autre une parfaite imitation du sifflement du Cobra... destinée à intimider le Félin. Il n'y a aucune confirmation de cette observation publiée depuis lors, mais elle semble avoir été rapportée avec une rigueur digne de foi.

Le Loris ne peut en fait s'exposer trop aux prédateurs, et la meilleure preuve c'est qu'on ne le trouve que dans les forêts où le sous-bois est assez dense pour qu'il puisse s'y réfugier. A Polonnaruwa, sur le site archéologique dont nous avons parlé, une partie de la forêt a été dégagée de son sous-bois pour mettre en valeur les ruines de l'ancienne cité du XII^e siècle. Dans ce secteur (en haut et à gauche de la carte) où ne subsistent que les grands arbres, on ne trouve jamais aucun Loris.

La grande discrétion du Loris est sa principale sauvegarde. On ne le trouve que très rarement de jour, dormant, roulé en boule, dans les broussailles les plus épaisses. Et de nuit, ses déplacements se font dans un silence absolu. Le jeune unique qui naît après une période de gestation d'environ 3 mois (d'après Nicholls, 1939) reste pendu au pelage de l'abdomen de sa mère. Il ressemble alors à une petite souris semi-adulte.

Ce jeune ne joue jamais. D'ailleurs il se ferait probablement capturer par les rapaces

nocturnes s'il se faisait remarquer. Et l'on sait bien que le jeu des jeunes Primates contribue surtout à l'apprentissage d'une vie sociale qui, chez le Loris, est réduite à sa plus simple expression : il vivra solitaire comme ses ancêtres.



(Les photographies présentées ont été réalisées à Ceylan, par C.-M. Hladik).



Détail de l'oreille du Loris. Certains cris très aigus doivent permettre la localisation des individus entre eux.

adresse en 2011 :

Claude Marcel HLADIK
Directeur de recherche émérite
Eco-Anthropologie et Ethnobiologie
Muséum National d'Histoire Naturelle
4 avenue du Petit Château
91800 Brunoy (France)

06 8292 4253

<http://www.ecoanthropologie.cnrs.fr/pdf/page_HLADIK.pdf>

